

# Mémorial de Sainte-Hélène

par le comte de Las Cases



[herodote.net](http://herodote.net)

# **Tome VII**

## Sommaire

### Fragments de la campagne d'Italie.

Bataille du Tagliamento. Depuis le passage de la Piave, 13 mars 1797, jusqu'à l'entrée de l'armée française en Allemagne, le 28 du même mois. Espace de dix-sept jours.

Fragments de Leoben.

Retour de Radstadt.

\* \* \*

Samedi 1<sup>er</sup> juin 1816. Voltaire. – Jean-Jacques. – Anglais et Français, différence caractéristique. – M. de Chateaubriand ; Son discours pour l'Institut. – Colères feintes de l'Empereur ; ses principes à cet égard.

Dimanche 2 juin 1816. Réflexions sur le gouverneur. – Dépenses de la maison de l'Empereur aux Tuileries. – Sur les bonnes comptabilités. – MM. Mollien, la Bouillierie.

Lundi 3 juin 1816. Sur les femmes, etc. – La polygamie.

Mardi 4 juin 1816. Reprise des Mémoires de l'Empereur, etc.

Mercredi 5 juin 1816. École militaire. – Plan d'éducation ordonné par l'Empereur, – Ses intentions pour les vieux militaires. – Changements opérés dans les habitudes de la capitale.

Judi 6 juin 1816. Résistance à la médecine. – *Gil Blas*. – Général Bizanet, – Beaux faits d'armes français. – Réflexions, etc.

Vendredi 7. – Samedi 8 juin 1816. Romans de l'Empereur. – Napoléon peu connu de sa maison même. – Ses idées religieuses.

Dimanche 9 juin 1816. Portrait des Directeurs. – Anecdotes. – 18 fructidor.

Lundi 10 juin 1816. Sur la diplomatie anglaise. – Lords Whitworth, Chatham. – Castelreagh, Cornwallis, Fox, etc.

Mardi 11 juin 1816. *Histoire de la Convention* par Lacroix. – Statistique des bœufs de l'île. – Calembours. – De la statistique en général.

Mercredi 12 juin 1816. Caractères. – Bailly, Lafayette, Monge, Grégoire, etc. – Saint-Domingue. – Système à suivre. – Dictées sur la Convention.

## Fragments de la campagne d'Italie.

Je vais mettre ici ce qui me reste des chapitres de l'armée d'Italie, pour ne les pas trop éloigner de ceux qui précèdent. L'intérêt qu'ils présentent me laisse un vif regret de n'en avoir pas davantage. On verra même que celui de Leoben se trouve incomplet : toutefois, il en sera d'autant plus précieux, que je crois me rappeler qu'il n'a pas été conservé tout à fait sous la même forme ; il deviendra curieux de pouvoir comparer la première dictée avec le travail arrêté.

Au surplus, au moment d'envoyer ceci à la réimpression, il n'a encore paru, des mémoires de la campagne d'Italie, qu'un seul volume, jusqu'à la bataille de Rivoli inclusivement, et je dois dire que j'y remarque des chapitres entièrement neufs, et que ceux que je connaissais montrent parfois quelque accroissement dans les détails. Soit que Napoléon, dans ses loisirs, y soit revenu par pure prédilection, soit qu'il y ait été amené par la connaissance d'ouvrages publiés en Europe sur le même sujet.

## Bataille du Tagliamento.

Depuis le passage de la Piave, 13 mars 1797, jusqu'à l'entrée de l'armée française en Allemagne, le 28 du même mois.

Espace de dix-sept jours<sup>1</sup>.

I. *Situation de l'Italie au commencement de 1797.* — La paix de Tolentino avait rétabli les relations avec Rome. La cour de Naples était satisfaite de la modération des Français à l'égard du Pape : elle y voyait une preuve que l'intention de la République était de *ne pas* se mêler de ses affaires intérieures, et de *ne donner aucun appui aux mécontents*. Nous étions maîtres de la république de Gênes, le parti oligarque y était sans crédit. Les républiques Cispadane et Transpadane étaient animées du meilleur esprit ; nous y trouvions toute espèce d'assistance. En Piémont, Alexandrie, Fenestrelle, Cherasque, Coni, Tortone, avaient garnison française ; Suze, Labrunette, Desmont, étaient démolies. La misère et le mécontentement étaient à l'extrême *parmi le peuple*. Des mouvements d'insurrection s'étaient manifestés dans diverses provinces *contre la cour* ; le roi de Sardaigne avait réuni ses troupes de ligne en corps d'armée *pour les dissiper*. Le général français avait tout fait pour *maintenir l'ordre et la tranquillité en Piémont* ; il avait souvent menacé de faire marcher des troupes *contre les mécontents* ; mais les communications étaient rétablies entre le Piémont, la France et les républiques Cispadane et Transpadane. *L'esprit qui dominait dans ces républiques se propageait en Piémont*. Les officiers et les soldats français, *animés des principes républicains, les propageaient dans toute l'Italie*. Les circonstances étaient devenues telles qu'il fallait, *pour assurer les desseins du général français, ou détruire le roi de Sardaigne, ou dissiper entièrement toutes ses inquiétudes, et contenir les mécontents. Le général français imagina* de proposer un traité

---

1. Les italiques marquent les corrections faites de la main de Napoléon au manuscrit. (LC)

offensif et défensif à la cour de Sardaigne ; il fut signé par le général Clarke et le marquis de Saint-Marsan.



⊕ Le maréchal Clarke, duc de Feltre, par Fabre (détail)

La république garantissait au roi sa couronne ; le roi *déclarait la guerre à l'Autriche, et fournissait un contingent de dix mille hommes et vingt pièces de canon à l'armée française. Ce traité était très important pour l'exécution du grand plan du général en chef ; son armée se trouvait renforcée, et il avait avec lui des otages qui lui assuraient le Piémont pendant son absence de l'Italie.* Mais le Directoire ne sentit point l'importance de ce traité, et en ajourna constamment la

ratification. Cependant la publicité du traité donna un nouveau crédit au roi, et découragea les malveillants. L'état de Venise seul donnait des inquiétudes : Brescia, Bergame, la Polésine, une partie du Vicentin et du Padouan étaient parfaitement disposés pour la cause française ; mais *le parti autrichien, qui était celui du Sénat de Venise, pouvait disposer de la plus grande partie du Véronais, et de douze à quinze mille Esclavons qui étaient dans Venise.* Tous les moyens que Napoléon put imaginer pour aplanir les difficultés ayant échoué, il fut obligé de passer outre, et de se contenter d'occuper la forteresse de Vérone, et de laisser un corps de réserve, pour observer le pays vénitien et garantir la sûreté de ses derrières. On verra dans le chapitre suivant, les raisons qui s'opposèrent à ce qu'il mît fin aux troubles de cette république, avant d'entrer en Allemagne.





Le pillage des reliques d'Italie, caricature de Rowlandson.

### *Affaires de Venise.*

I. *Description de Venise.* – La république de Venise, au moment de la révolution française, était l'État le plus considérable de l'Italie. La population du royaume de Naples lui était supérieure ; mais Venise l'emportait de beaucoup par la force de son gouvernement et les avantages de sa topographie. Le gouvernement siégeait dans une ville forte, inattaquable par terre et par mer. *Indépendamment de son armée de terre, il avait une escadre qui domina l'Adriatique, et le faisait respecter de tout le Levant. Cette ville fut fondée au cinquième siècle par des habitants du Frioul et du Padouan qui se réfugièrent dans les Lagunes, pour se mettre à l'abri de l'oppression des barbares.* Leurs descendants se maintinrent toujours indépendants des dominateurs de l'Italie.



Cette belle péninsule, en proie aux révolutions, a changé souvent de maîtres. Venise seule, toujours indépendante et libre, n'a jamais reconnu de pouvoir étranger.

Venise est la ville et le port de commerce le mieux situé de toute l'Italie. Toutes les marchandises de Constantinople et du Levant y arrivent directement par le chemin le plus court, par l'Adriatique ; de là, elles se répandent jusqu'à Turin par le Pô, et dans toute l'Allemagne en remontant l'Adige, jusqu'auprès de Botzen, où elles trouvent des chaussées sur Augsbourg et Nuremberg. Venise est située près l'embouchure du Pô et de l'Adige. Elle est le port de ces deux rivières. D'un autre côté elle communique par des canaux avec Bologne, de sorte que *toutes les productions de la grande plaine d'Italie s'écoulent par Venise : cette ville est le port de mer le plus près d'Augsbourg et de Munich.*

La nature a fait Venise l'entrepôt d'échange du Levant, de l'Italie et de l'Allemagne méridionale. Avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, cette ville faisait le commerce des Indes par Alexandrie et la mer Rouge. Aussi s'opposa-t-elle vivement aux opérations des Portugais. Elle équipa une flotte considérable dans la mer Rouge ; elle établit un arsenal, des aiguades, des magasins près de Suez. On en voit encore des débris aux fontaines de Moïse. Les Portugais battirent ces flottes construites à grands frais, et les Vénitiens, vaincus, durent renoncer à les arrêter dans leurs succès de découvertes et de commerce.

Les lagunes, qui sont formées par les eaux de la Piave et de la Brenta, communiquent avec la mer par trois passages.

On a lu à l'Empereur un discours de M. de Chateaubriand<sup>18</sup> pour rendre le clergé apte à hériter ; c'était, observait-il, un discours d'Académie, et non pas une opinion de législateur. Il y avait beaucoup d'esprit, fort peu de sens, aucune vue. « Laissez hériter le clergé, disait l'Empereur, et personne ne mourra sans être obligé de payer son absolution ; car, de quelque opinion qu'on soit, personne ne sait où il va en quittant la vie. C'est là le grand, le dernier compte ; aussi personne ne peut répondre de son dernier sentiment, ni de la force de sa tête. Qui peut dire que je ne mourrai pas dans les bras d'un confesseur, et qu'il ne me fera pas faire amende honorable pour le mal même que je n'aurai pas fait ? » – Du reste, a observé quelqu'un, ici M. de Chateaubriand soutient une opinion plutôt qu'un sentiment ; on a des raisons de croire *qu'en religion et en politique*, il prêche souvent ce dont il n'est pas convaincu. »

*En religion.* – On sait qu'avant de travailler à son *Génie du Christianisme*, il publia à Londres un ouvrage très anti-religieux. Un bénédictin de Sorèze (Dulau), homme d'esprit et de jugement, que l'émigration avait fait libraire à Londres, et auquel M. de Chateaubriand avait confié la vente de son ouvrage, se permit de lui donner un sage conseil. Il lui observa que les lieux et les temps n'étaient plus favorables aux déclamations anti-religieuses ; qu'elles étaient devenues banales et de mauvais ton ; que le moyen le plus sûr de capter désormais l'intérêt public, serait de prendre le contrepied, de se vouer, au contraire, à la défense de la religion. M. de Chateaubriand le crut, et fit son *Génie du Christianisme*. Or, le bénédictin avait si bien jugé le choix du moment, qu'il est à croire que *si le Génie du Christianisme* venait à paraître aujourd'hui, en dépit de tout son mérite intrinsèque, il n'obtiendrait pas parmi nous tout le succès qu'il a eu.

---

18. François-René de Chateaubriand (1768-1848), après *Atala* publié en 1801, fit paraître son *Génie du Christianisme* en 1802. (JMS)



François-René de Chateaubriand  
à Rome, par Girodet.

La nomination de l'auteur du *Génie du Christianisme* précisément à la légation de Rome, fut considérée dans le temps comme une vraie galanterie de la part du Premier Consul, et reçue par M. de Chateaubriand comme un premier triomphe qui lui en assurait de bien plus grands encore dans la capitale du monde chrétien, au sein des princes de l'Église. Mais il ne tarda pas à se convaincre d'un gros mécompte, car on se montra fort scandalisé, à Rome, de voir la religion transformée en roman, et les docteurs réprouvèrent sans balancer le

*Génie du Christianisme*, qu'ils disaient hérissé d'hérésies.

Toutefois M. de Chateaubriand, retranché derrière ses succès, eut pour ressource de prendre en pitié de pareilles niaiseries ; et, à quelque temps de là, se trouvant parrain d'une petite fille, il lui donna le nom d'*Atala* ; mais le prêtre refusa net, tandis que, de son côté, M. de Chateaubriand insista. Cela fit du bruit, et il porta plainte au cardinal-gouvernant, qui se trouva de l'opinion du prêtre, et reçut fort mal une confidence de M. de Chateaubriand qui, croyant avoir acquis les droits d'initié, terminait ses arguments, disant : « Qu'il était bien ridicule que ce fût à lui qu'on fit une pareille difficulté ; car, observait-il, votre Éminence, *entre nous*, doit bien savoir que d'*Atala* à toutes les autres saintes il n'y a pas grande différence. »